

« Bonsoir chef, c'est Patrice Cornwell, le médecin légiste. Vous avez le temps de faire un saut ? J'aurais quelque chose à vous montrer. »

A l'évocation du transsexuel en blouse blanche qui a dû être naguère un sacré bout de femme, Ralf a toujours un sourire dont il ne parvient pas à saisir l'exacte origine.

« Il est marrant ce gars-là, pense-t-il, malgré son boulot qui ne doit pas être folichon tous les jours. En tout cas, pour qu'il se permette de m'appeler en pleine nuit, c'est qu'il se passe quelque chose de grave. J'y vais tout de suite. Généralement, les patients de Cornwell peuvent très bien attendre jusqu'au lendemain ».

...

« Bonsoir docteur. *Brrr* ! Il fait sacrément froid ici. Alors, qu'y a-t-il de si urgent ?

— Ben, c'est que... Jugez vous-même... »

Plutôt que de se perdre en longs discours, le médecin légiste pousse au milieu de la pièce une lugubre table à roulette en aluminium. Il pointe ensuite son doigt vers les jambes du cadavre rosé qui prend placidement la lumière crue des néons.

« J'suis pas très observateur, mais je suppose que ce type à poil n'est pas en train de faire une séance d'U.V. Il est mort, j'me trompe ? Et alors, qu'est-ce qu'il y a d'original là-dedans ? Les gens qui se baladent chez vous sont rarement en forme.

— Là, au niveau du pied droit, vous ne voyez rien ?

— Ben, non, justement, j'vois que dalle. On lui a coupé le pied droit à votre client, bien proprement. On lui a aussi tranché les carotides. Mais ça, c'est plus classique.

— Et ça ne vous rappelle rien ?

— Bon, c'est le jeu des devinettes ou quoi ? J'suis gomme, moi, pas madame Irma.

— Enfin chef, c'est le deuxième qu'on retrouve comme ça en moins d'une semaine. Pour le moment ça se passe dans les quartiers alternatifs, mais quand même. Il faudrait intervenir.

— Vous en avez de bonnes Cornwell, je vous ai connu plus marrant. Je ne vais pas m'amuser à faire une enquête, je n'ai pas été formé pour ça. Je ne fais pas dans l'à peu près moi ; j'applique une méthode scientifique. Quand un crime a lieu, si j'ai des soupçons envers quelqu'un, je le gomme. Si les crimes s'arrêtent, c'est que c'était lui l'assassin. Si les crimes continuent, je porte mes soupçons sur quelqu'un autre. En général, au bout de deux ou trois suspects gommés, l'affaire est classée. Dans les cas difficiles à résoudre où je ne maîtrise pas le dossier, je gomme quelqu'un au hasard. Ça fait toujours un coupable. D'ailleurs personne ne s'est jamais plaint. Il vaut mieux, ça me donnerait des soupçons...

— Oui, mais là, les meurtres continuent, c'est gênant.

— Ce sont des alternatifs Cornwell, des pauvres bouseux qui refusent le système et qui croupissent dans les décharges publiques en bouffant des ragondins mutants et des sardines irradiées. On ne va pas en faire une affaire d'état.

— Nous non, mais la télé, oui...

— Que vient foutre la télé dans cette histoire ?

— Ben, vous savez comment sont ces cons de journalistes. Antenne numéro un s'apprête à diffuser une campagne de publicité qui vante les mérites d'une nouvelle gamme de couteaux de cuisine. Les flashes info qui suivent ces publicités sont toujours consacrées à développer de façon plus réaliste les thèmes qui y ont été abordés. Et Begbeider n'a rien

trouvé de mieux que de brailler à ses fouineurs : « Trouvez-moi un bon gros serial killer qui tache, ça va faire vendre du couteau. Et que ça saute ! »

— Ce Begbeider, je commence à le trouver suspect, je me demande si...

— Ce sera difficile chef. Personne ne sait où il est. Il donne ses consignes par téléphone. Il paraît qu'il suit une cure de désintoxication, je ne sais pas trop où, dans une île perdue.

— Effectivement, vu sous cet angle... Trouver quelqu'un dans une île perdue de nos jours n'est pas une sinécure. Depuis les inondations, il n'y a que ça des bouts de cailloux avec de l'eau autour ! Et si j'employais ma méthode scientifique habituelle de manière disons plus... intensive ?

— Je pense que vous allez vous surmener pour rien. Je sais que l'idée semble absurde, mais ce qu'il faudrait, c'est trouver le vrai meurtrier... Sinon, on est parti pour avoir la télé sur le dos pendant des mois et des mois.

— Bon, d'accord, je vais y réfléchir. Mais dites-moi, vous qui lisez beaucoup de vieux bouquins policiers, d'habitude, ça se passe comment une enquête ? »



Pour les gens biens qui n'ont encore jamais pointé leur nez de l'autre côté de la télé, il faut que j'explique comment les choses se déroulent. Vous commencez toujours par vous endimancher. Vous passez des heures à vous admirer sous toutes les coutures dans le vieux miroir de la salle de bain qui n'en croit pas ses yeux embués. Incroyable ce que vous ressemblez à un acteur de cinéma. Ensuite, vous vous retrouvez à demander votre chemin à un portier antipathique qui voit immédiatement que vous êtes un plouc. Vous ne

savez plus très bien où il faut aller. Le bâtiment N des studios Babelsberg est ultra moderne et surtout ultra immense. Perdu et soucieux, vous arpentez les couloirs moquetés de neuf en espérant ne pas arriver trop tard. Comme vous, de belles femmes en tailleur se pressent, un dossier à la main. Elles n'ont pas le temps de vous aider dans votre quête du Graal. De toute façon, vous êtes trop intimidé pour le leur demander. Heureusement, un jeune gars, qui doit être un important producteur et qui porte une dizaine de sandwiches, vous sourit. Il vous indique que c'est la deuxième porte à droite. A moins d'être stupide, il paraît qu'on ne peut pas se tromper. Effectivement, sur le panneau jaune fixé en évidence au-dessus de la porte à deux battants, on lit distinctement : *Studio Ronald Reagan*. C'est bien là, vous confirme l'animateur de public qui vous fait patienter avec une centaine d'autres ploucs endimanchés qui se prennent aussi pour des acteurs de cinéma.

Ouah ! C'est grand. Vu d'en haut - ce que vous n'aurez jamais l'occasion de faire à moins d'être catapulté par votre enthousiasme à plus de huit mètres de hauteur - on distingue d'abord une large grille de métal qui découpe la salle en petits carrés. Elle ne sert pas à produire ce troublant effet d'optique que personne ne voit. Elle supporte les dizaines de projecteurs réglables qui descendent éclairer la salle en tirant sur leur bras en accordéon. En regardant de plus près, dessus, on remarque aussi des techniciens. Ils se font discrets et se baladent en essayant de s'occuper entre deux pauses Perrier. Normalement, ils sont obligés de porter des gants de sécurité, mais ça tient trop chaud aux mains. Un technicien électrocuté est de temps en temps, quoi qu'il arrive, prévu dans le budget de la chaîne. En attendant *l'antenne*, ils vous crachent sur la tête en faisant croire que c'est la climatisation qui déconne. Assis en dessous, sur les gradins, dans un

état d'extase proche de la béatitude, vous ne vous en rendez même pas compte. Vous jouissez tranquillement dans votre pantalon du plaisir d'être enfin à la télé. Pendant deux heures, vous allez sourire niaisement en n'espérant qu'une chose, que les caméras balayent le public pour que vos voisins d'immeuble puissent vous apercevoir furtivement dans un coin de leur poste.

En face de vous il y a la star, celle qui a droit à la douche de fond de teint et aux recommandations appuyées du producteur de l'émission qui lui file le trac.

« L'antenne dans deux minutes. Allez *go* ! »

Quand elle arrive sur le plateau, vous applaudissez en rythme et tapez des pieds comme vous le suggère le sémaphore que tient l'animateur de public. Vous l'auriez fait de toute façon, car Valdine Teufel-Delage est la journaliste vedette de la chaîne la plus populaire du monde, qu'elle est belle à croquer et que vous la voyez en vrai pour la première fois.

« Bienvenu sur Antenne numéro un pour une nouvelle édition du journal du dimanche. Au programme cette semaine : Un complot de *l'Axe du mal* démasqué en Papouasie-nouvelle Guinée. Comment devenir milliardaire quand on est moche et débile ? *Mon dieu, ma fille sort avec un transgé, que dois-je faire ?* Et enfin, avant vos publicités favorites : Berlin terrorisée par un serial killer. Il tue ses victimes proprement, car il a des couteaux bien aiguisés. Il va y avoir de l'action, du fric et de la bonne humeur, alors surtout, restez avec nous, surrrrrrrr... Antenne numéro un ! »

En anglais, évidemment, ça sonne encore mieux. De votre place au deuxième rang, vous ne perdez pas une miette des explications de l'expert qui a oublié de fixer sa moumoute correctement. Vu son allure, s'il a été invité malgré tout, c'est qu'il doit en

connaître un rayon. D'après lui, le meurtrier va se faire, je cite : *gauler comme un bleu*. Les autorités ont mis leur meilleur limier sur l'affaire, le chef de la police, Ralf Knaller. Après l'interview, la belle Valdine se lève sous les hourras du public et se dirige vers l'autre extrémité du plateau. Elle y présente le décor en carton pâte qui reconstitue à merveille le coquet intérieur d'une des victimes de l'éventreur de Berlin. La scène du crime est ensuite jouée avec brio par deux acteurs talentueux qui ont un peu forcé sur l'hémoglobine de synthèse. Coup de théâtre, le spectacle apparaît subitement plus vrai que nature quand la fausse victime se fait écraser par un projecteur mal fixé à la grille du plafond. Epoustouflée, la salle applaudit à tout rompre et la journaliste vedette a un mal fou à placer la phrase qui doit clore la retransmission.

« Les couteaux Ravailac, une Cadillac dans votre cuisine »



Je croque dans mes sushis avec délectation, les jambes allongées sur ma table en cristal. Je regarde la télé en pensant que Kazu est sans doute le livreur le plus gai qu'il m'ait été donné de connaître. Il y a dix minutes à peine, il se marrait comme un gamin en faisant des blagues douteuses.

« Si vous voulez du ketchup pour vos sushis, il y en a plein dans la télé, *hiihiihiihi* »

Heureusement que j'avais une faim de loup sinon l'émission de Valdine diffusée sur mon écran géant de trois mètres sur trois m'aurait coupé l'appétit. On y voyait un taré de collectionneur qui se baladait en demandant gentiment aux gens de leur donner leur pied droit. Ceux-ci lui répondaient : « Vous vous foutez de ma gueule ? Si vous le voulez, il

faudra m'assassiner d'abord. » On devrait toujours réfléchir à ce qu'on dit aux inconnus. Car le maniaque, justement, s'exécutait. Enfin, il *les* exécutait, pour être précis. Il était con, mais pas au point de prendre son pied en coupant le sien.

A propos, Valdine vient de quitter ses talons aiguille et relève sa jupe pour poser ses cuisses à côté des miennes.

« Bonjour chérie. J'ai vu ton émission, du grand art ! Cette histoire de serial killer, ça foutait froid dans le dos. Avec ton équipe, vous avez vraiment su créer une atmosphère terrifiante. Par moments, c'était si réaliste que j'en avais la chair de poule. Tu dois être lessivée non ?

— Je suis un peu tracassée, mais je tiens le choc. On a endommagé un projecteur tout neuf. A cause de ça, Frédéric m'a engueulé au téléphone comme du poisson pourri...

— Tiens au fait, tu veux des sushis ?

— Non merci.

— Il y a juste un détail qui m'a gêné dans la cuisine de l'appartement de la victime. Ce décor luxueux, ces robinets en or, c'est pas un peu *too much* pour un alternatif de Kreuzberg ? Tu sais bien que ces gens là habitent dans des taudis.

— Ecoute, Oscar, fais pas chier, c'est pas le moment ! Je te rappelle que la cuisine intégrée est imposée par les publicitaires qui sponsorisent l'émission. Un taudis, tu trouves que ça fait rêver les gens, que c'est beau à regarder à la télé peut-être ? Le politiquement correct, ça te dit quelque chose mon coco ? Et puis enlève ton bras de mon cou s'il te plait, j'ai mal à la tête.

— Tu veux que je te fasse un petit massage ma chérie ? Je sais : on va aller prendre un bon bain crapuleux dans le jacuzzi.